



Je pris une lettre et je la lus. (Page 415.)

Le prince, qui sentait le besoin qu'il avait de Bussy, lui tendit la main.

Bussy lui donna la sienne, mais en secouant la tête.

Tous deux se séparèrent.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

Malgré moi, je redoutais quelque chose, et les deux yeux que je vis étinceler dans l'ombre ne contribuèrent pas peu à me confirmer dans cette opinion.

Malgré moi, je fermais les yeux sous les regards du comte, et je fis à part moi une prière, comme s'il allait me dévorer.

Une autre fois, qu'il me crut endormie, il se pencha sur moi et m'embrassa avec tant de feu, que je crus que j'allais étouffer.

En arrivant à la maison, je dis à ma mère :

— Maman, voilà ce qui s'est passé.

— Petite niaise, dit ma mère en haussant les épaules, le grand mal, quand ce noble seigneur vous ferait l'honneur de vous embrasser ! — N'avez-vous pas peur qu'il ne vous mange ?

Je sentis que je n'avais plus de mère, et de retour à la pension je fondis en larmes.

Je n'osai raconter ce qui m'était arrivé à personne, de façon que je fus seule à méditer sur la conduite que je tiendrais à l'avenir.

Je résolus de m'en ouvrir franchement au comte dès le dimanche suivant.

Il vint me chercher comme à l'ordinaire et je refusai d'aller promener avec lui.

Il fronça le sourcil.

— Quel est ce caprice ? dit-il.

— Ce n'est pas un caprice, dis-je avec fermeté ; je suis résolue à ne plus aller promener avec vous.

— Et pourquoi ! dit-il d'un air peiné.

— Parce qu'au retour de nos promenades, répondis-je, vous m'embrassez d'une telle façon, que vous me faites peur.

— De quoi donc as-tu peur, petite niaise ? me dit-il comme avait dit ma mère.

— Je ne sais pas, répondis-je, mais j'ai peur ; et la preuve, c'est qu'en y pensant, j'en tremble encore.

— C'est bien décidé, tu ne veux pas venir ?

— Non, dis-je.

— Alors adieu ! Tu ne me reverras que quand tu te seras repentie de ta méchanceté et de ton ingratitude. Tu sais où je demeure, tu n'auras qu'à m'écrire que tu me demandes pardon, et je reviendrai. — Sinon, tu ne me reverras plus.

Il partit, les yeux en fureur.

Je le laissai partir, toute émue, me demandant si je n'étais pas, en effet, bien méchante et bien ingrate envers lui.

Le lendemain, ma mère arriva à la pension.

Je la trouvai dans le parloir.

Je m'élançai vers elle et m'apprêtais à l'embrasser, quand, d'un revers de main, elle m'envoya à deux pas d'elle.

Chose étrange, ce soufflet qui, en d'autres temps, m'eût fait fondre en larmes, me laissa froide, insensible.

— Petite misérable, dit-elle, vous voulez donc faire mourir votre mère de faim ? Tu ne sais donc pas, petite sottise, que sans ce noble seigneur qui daigne honorer de son amitié, ta mère serait ruinée, sur la paille ? Voilà donc ce qu'on vous apprend en pension, à désobéir à votre mère ? — Ça, allez me chercher tous les bijoux que le comte vous a donnés, et rendez-les moi, puisque vous n'en êtes pas digne.

Je montai au dortoir, et j'apportai à ma mère la petite cassette dans laquelle se trouvaient renfermés les bijoux que le comte m'avait donnés.

— Maintenant, me dit ma mère en m'arrachant la boîte si violemment que j'en eus les doigts tout en sang, maintenant, retenez bien mes paroles, si, d'ici huit jours, vous n'avez pas écrit une lettre d'excuses au comte, c'est-à-dire si vous ne lui avez pas écrit que vous vous êtes conduite comme une petite bête, vous sortirez de la pension, et je vous garderai avec moi à l'hôtel, comme femme de chambre.

Elle sortit après avoir dit ces paroles, me laissant tout hébétée de ce que je venais d'entendre.

Sans comprendre au juste ce qu'on me voulait, c'est-à-dire ce que ma mère et le comte attendaient de moi, je me sentis le cœur si serré, que je crus que j'allais étouffer.

Toute la nuit je rêvais que le comte était dans le dortoir, à quelques pas de moi.

Je voyais luire ses yeux, je sentais ses bras, son haleine !

Dix fois je me réveillai en poussant un cri de terreur.

Le matin, j'étais résolue à ne rien faire de ce que me disait ma mère, c'est-à-dire à ne pas écrire au comte, quitte à devenir femme de chambre à l'hôtel.

Huit jours après, qui s'écoulèrent comme vous devez penser, jour pour jour, ma mère revint à la pension.

— Vous n'avez pas écrit ? me dit-elle.

— Non.

— Vous êtes résolue à ne pas écrire ?

— Oui.

— Suivez-moi, dit-elle en me serrant violemment le poignet et en m'entraînant.

Elle me conduisit à l'hôtel, où m'enlevant vivement mon uniforme de pension, elle me revêtit d'une méchante robe d'indienne, d'un bonnet de tulle noir et d'un tablier brun.

J'avais l'air d'une petite mendicante.

On me conduisit vers une vieille fille,